



2024

Grand prix

Annick Fluet

Promenade inopinée

Bouleau, sapin, bouleau, sapin, fils électriques, asphalte usée.
Panneau Route 388.

Le foin est long en bordure de route et ma main frêle s'y accroche doucement. Les cailloux me font mal aux pieds, mon pied en fait, celui que je n'ai pas eu le temps de revêtir d'une chaussure avant la grande promenade inopinée. Les cheveux en bataille, la petite robe à fleurs, titubant avec dans les pieds une seule ballerine. J'imagine l'image que ça donne et j'arrive même à en rire un peu. Je ne sais pas s'il s'agit d'un rire de désespoir ou de colère, mais je ris. Mon rationnel tente de s'attacher à cette autodérision pour tenter de s'expliquer l'inexplicable.

Je me demande ce que les gens vont penser quand ils passeront à côté de moi. Auront-ils de l'empathie, du dégoût...

Ma maigre silhouette qui se dessine dans un coucher de soleil omniprésent, riant seule avec moi-même et ma démarche d'ivrogne.

La folle du village.

Le bord de route raboteux ne m'aide guère. Je devrais peut-être marcher directement sur la ligne blanche.

Peut-être que la ligne jaune serait mieux en fait? M'y étendre peut-être?

Marcher, courir, m'arrêter. Je ne sais plus.

Tout se ressemble, tout est pareil. Les maisons n'existent plus. Il n'y a que le silence entrecoupé par le bruit des camions. Ceux qui quittent vers l'Ontario. M'éloigner de cette région, un fantasme désormais interdit. Je ne sais pas à quel moment j'aurai à nouveau la chance de franchir cette frontière. L'espoir de voir de nouveaux horizons est bien mince quand quitter ma propre maison n'est même plus une option. Je veux partir avec eux. Je rêve à l'idée d'embarquer, fuir, m'en aller. Je ferai avec fausse joie la petite conversation à un camionneur s'il me promet de m'amener loin d'ici.

À chaque bourrasque, je retourne mon corps pour éviter le vent, la poussière, les petites garnottes qui pincement la peau de mes jambes nues. Mes cheveux défaits s'agrippent à mon visage, mes mains à ma jupe. Je me demande si l'un d'entre eux s'arrêtera. Non pas pour l'indécence de ma robe qui vole au vent, mais pour l'inconfort de la scène qui se dessine devant eux.

Je ne lève pas les bras, je ne fais pas de grands signes.
Mon corps physique est trop épuisé pour la détresse.
Moi, je suis trop épuisée.

Atonie; résultat de survivre à mon quotidien, ce lourd quotidien dans ma prison de verre. Épuisée par mon rôle naissant de mère, matrescence d'une âme à peine en âge de procréer. Un quotidien lourd auquel s'ajoute mon rôle de bonne épouse pas mariée; ménage, devoir conjugal et charge mentale. Une prison bien gardée par l'homme qui s'est affranchi de ma liberté. Un déluge de violence et de contrôle bien camouflé derrière des rideaux fleuris et une jolie porte à vitraux.

Je me fais alors toute petite, je ferme les yeux. Il y a en moi un mince espoir que l'un d'entre eux s'arrête... ou me renverse.

RENVERSEZ-MOI ! S'il vous plaît, renversez-moi.

Depuis combien de temps est-ce que je marche? Combien de grandes tours en bois ai-je passées? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Ça me rappelle les longs trajets en auto, assise la tête collée à la fenêtre essayant de compter ces grands piliers qui décoorent les bords de route. "Toujours la tête dans les nuages, celle-là" ... les douces paroles de ma mère dépassée d'avoir mis au monde une enfant aussi marginale. Je retrouve parfois les échos de ses paroles dans la violence de mon quotidien. Ils savent mieux que moi, moi je ne sais rien.

Bouleau, sapin, bouleau, sapin, fils électriques, asphalte usée. Marguerites.

Un peu de calme dans mes pensées sombres.

Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout; doux souvenirs de mon enfance. Par contre, les marguerites se sont brisées avec le temps je crois. Il n'en reste que les pétales de pas du tout. Je les aime quand même puisqu'elles sont synonymes des balades dans le rang pour aller voir ma grand-mère.

Je lui cueillais des bouquets de fleurs sauvages. Nostalgie de ces petits amas de fleurs qu'elle posait sur la table, dans un verre de cuisine, en attendant le prochain. Elle m'aimait, j'étais sa petite fille préférée. Elle aimait que je lui cueille des fleurs. Nous étions deux âmes artistiques dans un univers tordu de mensonges, de violence et de souffrances familiales. Secrets. Apparences. Dysfonction. Inceste.

Ma mère à moi détestait les fleurs.

Je crois qu'elle me détestait aussi.

Ma grand-mère, mon réconfort; nous nous échappions dans nos moments de rêverie, de création et de bouquets colorés. À son décès, il y a quelques semaines, je lui ai cueilli le plus gros des bouquets.

Ma grand-maman.

Est-ce un signe de sa douce présence à mes côtés à l'instant même ? J'espère bien que oui, j'aime croire que oui. J'ai un peu, beaucoup, énormément besoin d'un coup de main de l'au-delà.

Son amour m'aura sauvé plus d'une fois.

Je ris. C'est bien moi ça, trouver le beau dans le laid. La petite fille résiliente devenue grande. Je me demande si ma petite fille sera comme moi.

À peine quelques instants depuis qu'il me l'a prise et elle me manque tellement. On m'a pris l'extension de mon être. Celle à qui je m'accroche depuis son arrivée dans ma vie. Celle pour qui je suis importante, celle pour qui j'existe.

Je ressens le gonflement de mes seins, le picotement, puis la chaleur. Mon corps veut nourrir mon bébé. Mais elle n'est pas là. Il me l'a prise. Je ne suis pas là. Je suis perdue, quelque part et nulle part à la fois. Les cercles se dessinent sur ma poitrine en même temps que l'humidité envahit mes yeux. La douleur me transperce.

Je suis désolée, mon bébé. Est-ce que tu pleures présentement ? Est-ce qu'il te réconforte ? Je suis désolée, mon bébé, désolée d'avoir tenu tête. Ce sont les conséquences, je le savais déjà. Je croyais avoir le temps de te prendre, te sortir, de nous sauver.

Mais, il savait que partir avec toi, me laissant seule derrière, était la meilleure façon de me faire souffrir.

Au sol, les yeux vitreux, le cœur meurtri, je les ai regardés s'éloigner. La voiture devenant une petite silhouette de moins en moins atteignable, de moins en moins visible.

Mes cris devenant de plus en plus sourds, avec pour seul écho, le creux de ma cage thoracique. De mes mains tremblantes, j'ai secoué le tissu coloré qui recouvrait mes jambes aux couleurs d'un ciel violacé.

J'ai essuyé mes larmes, j'ai commencé à marcher.

Bouleau, sapin, bouleau, sapin, fils électriques, asphalte usée.

Une rafale soulève ma robe une fois de plus.

Ça me rappelle cette fois où il a photographié sous la robe de ma sœur, avec son cellulaire. Qu'il m'a dit que c'était pour rire. Que ma famille a banalisé une fois de plus ses agissements en disant qu'il était con et qu'il n'avait probablement pas de mauvaises intentions derrière ce geste. Après tout, c'est ce qu'elle fait cette famille, banaliser les gestes irrespectueux, incestueux pour protéger celui qui les commet. Une fois de plus où j'ai appris à me taire pour ne pas être l'hystérique de la situation.

À quel moment est-il devenu normal ou acceptable pour un conjoint de photographe sous la jupe de sa belle-sœur? Dans ma réalité, cela l'est devenu, beaucoup trop de choses insensées le sont en fait.

J'ai appris à nager dans des eaux infestées de requins trop puissants, de prédateurs beaucoup trop grands.

Alors en effet, prendre une photo sous une jupe sans consentement semble banal si l'on compare ce geste aux histoires d'inceste et aux autres secrets bien mal gardés de l'univers dans lequel j'ai grandi.

À quel moment ai-je appris qu'il était mieux de me taire ?

Beaucoup trop tôt, à l'ère des petites filles jolies, polies et silencieuses. Un fléau générationnel, une prédisposition à tolérer l'inacceptable pour des années à venir. Trop tôt, quand se taire était la seule façon de survivre. J'ai appris à me taire pour être aimée, j'ai appris à me taire pour ne pas déplaire... on m'a appris que parler c'est dangereux...

Je l'ai ma preuve, une fois de plus. J'aurais dû me taire.

Espèce d'idiote que je suis.

Je suis désolée, mon bébé. Est-ce que tu as faim présentement ?

Je suis désolée, mon bébé, désolée d'avoir trop parlé.

Toi, mon bébé, je veux que tu hurles, que tu parles, que tu t'exprimes.

Je me rappelle de la petite moi, celle qui a été "cassée". On se devait de casser mon caractère. J'étais une petite farouche, la trop bruyante, la mauvaise. Celle qui rouspétait devant les comportements inappropriés des oncles qui avaient un peu abusé de la bouteille. Celle qui posait des questions (trop de questions), qui voulait s'affirmer, qui voulait danser. J'étais vraiment un paquet de troubles pour reprendre les paroles qui ont bercé mon enfance.

Le gravier qui me blesse le pied comme rappel du démantèlement de la petite fille difficile que j'étais. Peut-être qu'être laissée en bordure de route à marcher sur l'accotement raboteux ce n'est pas aussi dramatique quand on a été mise à genoux de façon répétitive dans une cour de pierres concassées en tant qu'enfant. La petite têtue que j'étais détestait cette mesure de redressement et face à mon opposition on m'imposait de mettre mes mains sous mes genoux. Je me rappelle la colère, la honte qui m'envahissait de me faire mettre dans cette position d'infériorité.

Malheureusement, au lieu de me lever, j'ai appris à ravalé cette colère et ne rien faire avec toute cette rage. J'ai appris à maîtriser l'art de la docilité; La femme fragilisée servie sur un plateau d'argent pour les hommes d'une société patriarcale.

Je n'ai même pas encore terminé ma première année dans la vingtaine et pourtant j'ai l'impression que ma vie, la vie, n'a plus aucune importance. J'ai l'impression que je pourrais céder à mon envie incessante de me jeter devant l'un de ces nombreux poids lourds, et qu'encore là, on dirait à mon conjoint qu'il n'y est pour rien. Peut-être même qu'on lui dirait que c'est mieux comme ça. Que je suis une âme troublée et que j'ai probablement fait cela pour attirer l'attention.

Que ma santé mentale fragile me donnait déjà envie de m'éteindre depuis mes 11 ans ; un miracle d'avoir survécu aussi longtemps. Personne ne pouvait me sauver.

Je me demande si l'on posera des bouquets de fleurs sauvages sur ma tombe.

Probablement pas, quelle perte de temps, au mieux j'aurai des funérailles.

Le ciel chaleureux de l'été commence à céder sa place à l'obscurité. La fatigue physique s'empare de moi. Je prends le temps de placer le tissu fleuri sous mes cuisses et je m'assoie quelques instants pour regarder disparaître la beauté du ciel. Observer la lumière s'éteindre au bout de ma grande promenade. J'ai toujours aimé les couchers de soleil.

Mes doigts parcourent la peau fragilisée de mes jambes, contournant les motifs abstraits teintés de bleu qui les recouvrent. Il y en a aussi des jaunes, des mauves, des rouges. Les preuves d'une fausse maladresse pour protéger l'homme responsable de cet arc-en-ciel beaucoup moins joyeux; protéger l'image. Les gens finiront peut-être par se poser des questions, ou pas. Je me suis rendu compte que les gens préfèrent croire que je suis assez maladroite pour tomber à répétition dans les escaliers, m'enfarger dans le trottoir et trébucher dans mes pieds plutôt que d'essayer de voir plus loin. Mais après tout, je ne peux pas leur en vouloir. Je suis excellente dans ce domaine ; protéger l'image.

Cesse de te plaindre, certaines vivent beaucoup pire. Ton visage a été épargné des coups.

La douleur de ma poitrine me sort de ma rêverie. Mes seins gonflés s'appuient contre ma robe maintenant trop serrée. Les zones humides ont séché pour laisser place à deux cernes blanchâtres. Je pense à mon bébé. Ça coule à nouveau. Les seins, les larmes... Mon corps entier veut couler, se dissoudre, disparaître. Me laisser couler entre les fissures du sol et disparaître quelque part entre les grandes herbes et les fleurs sauvages, rejoindre ma grand-mère.

Je suis désolée, mon bébé. Est-ce que tu pleures présentement ?

Est-ce que tu as faim présentement ?

Est-ce qu'il te reconforte ?

Je me relève. Le soleil a fini par s'éteindre. Je n'ai ni cellulaire, ni montre mais je sais que l'heure du boire est grandement dépassée. Je dois marcher, me rendre à la prochaine maison, appeler quelqu'un qui viendra me chercher. La route est calme. Trop calme.

Je pourrais peut-être faire du pouce. Mais ça me fait trop peur, on m'a dit toute ma vie que c'est dangereux.

De quel danger s'agit-il en fait? Qu'un homme m'agresse?

Malheureusement, je n'ai pas besoin d'embarquer dans la voiture d'un étranger pour cela. J'ai 20 ans... et je n'ai pas assez de doigts sur une main pour compter les hommes qui se sont permis sur mon corps. Mon corps d'enfant, mon corps d'adolescente et maintenant mon corps de femme, de mère. Ce corps qui n'est plus qu'une dépouille amaigrie et endolorie... titubant sur un bord de route. Je me sens vide, mon corps est vide et pourtant si lourd à porter.

La lumière se dessine au bout de ce long tunnel. J'hésite entre l'envie de m'étendre au milieu de la route ou de me lancer devant une voiture. La lumière s'intensifie, j'entreferme les yeux faisant ainsi danser les faisceaux lumineux. J'en oublie presque où je suis, j'en oublie le temps... J'ai quelques secondes pour décider ; en terminer avec cette souffrance une fois pour toutes, ou continuer d'avancer vers un avenir qui ne fait pas de sens.

La force des phares s'atténue, la voiture ralentit, se stationne devant moi. La silhouette du conducteur m'est familière, son visage aussi. C'est un petit village, sa présence est rassurante, je le connais bien. J'embarque dans la voiture. Le silence est lourd. Il tente de comprendre, il questionne, il s'inquiète. Je ne suis plus là, j'ai quitté mon corps. Sa voix est sourde. On roule. J'observe défiler les grandes tours en bois, une à une, retenant mes cris, mes larmes.

Je voulais en finir, pourquoi est-il arrivé ?

Le moteur s'éteint.

J'ouvre la portière, le regard vide, je le remercie.

Je monte les marches de l'escalier.

J'ouvre la porte à vitraux.

Mon bébé pleure. Je pleure aussi.

Je la prends dans mes bras.

Je m'installe dans la chaise de ma chambre vide, découvre ma poitrine engorgée et douloureuse.

Je la mets au sein.

Je m'en veux d'avoir même pensé à la laisser seule avec ce monstre.

Elle boit.

Elle s'endort.

Je suis désolée, mon bébé. Je te promets que ta vie sera différente.

Je suis désolée, mon bébé.

Je te le promets. Un chapitre difficile ne définit pas le reste de l'histoire. Un jour je le quitterai, pour nous.